

# LE MONDE ILLUSTRÉ

N° 3045. — 60<sup>e</sup> Année.

SAMEDI 29 AVRIL 1916

Prix du Numéro : 0 fr. 60.

Rédacteur en Chef : ALFRED-JOUSSELIN



LES ŒUFS DE PAQUES ENVOYÉS PAR NOS SOLDATS (Composition de Ch.-B. de JANKOWSKI.)  
Toujours courtois et galants, nos braves, durant les jours de fête que nous venons de traverser, ont tenu à envoyer aux Allemands des œufs de Pâques, œufs de Pâques peut-être un peu spéciaux! — Mais nous sommes en guerre, et, chaque époque a « sa manière ».



Notre dernier numéro, si complet et si touffu, n'a pu paraître au jour accoutumé. Nous prions nos abonnés et nos lecteurs de vouloir bien nous en excuser : ce n'est pas aisément, qu'en une époque comme la nôtre, on arrive à mettre sur pied un numéro de 88 pages, orné d'illustrations en couleurs ! Chacun l'aura certainement compris.

Cette semaine encore, les deux journées des Fêtes pascales nous auront mis un peu en retard. Que nos amis ne nous en gardent pas rancune.

Dès la semaine prochaine le Monde Illustré reprendra sa publication normale et arrivera chez ses abonnés, entre les mains de ses lecteurs à l'heure habituelle.

## CHRONIQUE DE LA SEMAINE

### RÉFUGIÉS

Aux premiers jours de la guerre, alors qu'on ne savait rien, que les communiqués n'étaient pas alarmants, et que, dans les gares des grandes villes de l'Est et du Nord, passaient, à toutes minutes, des trains fleuris, pleins de soldats, anglais ou français, roulant vers la frontière ; alors qu'on imaginait encore que « l'affaire » allait se régler entre nations civilisées, que l'ennemi, si redoutable et discipliné qu'il fût, n'avait pas systématiquement abdiqué toute humanité et proclamé officiellement, sous prétexte de terreur opportune, le retour à la barbarie, la première vision terrifiante et révélatrice fut celle de ces troupes éperdus de bourgeois et de paysans, arrivant du pays de Liège et du Hainaut, par tous les chemins conduisant vers la France. Exodes poignants, lamentables, dont ceux qui en ont été les témoins ne perdront jamais le souvenir.

Les Belges passaient, en longues vagues, les yeux encore hagards d'épouvante et d'horreur, ne voulant pas s'arrêter, racontant à peine.

— Pourquoi fuyez-vous ? demandait-on.

— Ils brûlent les villages, ils fusillent les femmes et les enfants, ils massacrent tout, ils brûlent les récoltes.

Et ils continuaient leur route, sans tourner la tête, n'ayant qu'une pensée, échapper aux bourreaux, avancer, mettre le plus d'espace entre eux et la horde de sauvages dont ils avaient vu les exploits. On croyait à une panique, à une peur irraisonnée ; quelle vraisemblance que l'Allemagne, déjà responsable de l'affreux déchaînement, commit l'odieuse sottise de se comporter en nation barbare, d'assumer, en plein *xx<sup>e</sup>* siècle, ce retour aux procédés des Huns d'Attila ?

Mais, dès la seconde quinzaine d'août, le flot des émigrants s'accroît dans des proportions saisissantes : les fugitifs proviennent d'Anvers, de Bruges, d'Ostende, de partout : les hommes ploient sous le poids de sacs, de besaces gonflées à en crever ; d'autres s'associent pour porter plus aisément leur fardeau suspendu à quelque branche fraîchement coupée ; des femmes suivent, les enfants dans les bras ou traînés par la main ; il y a des chariots bibliques, emmenant, couchés sur la paille, les poussins de l'étable et les marmots gisant parmi des paquets de pauvres hardes, pêle-mêle avec des cages à lapins, des débris de fourneaux, de literie ; quelques-uns poussent une bicyclette au guidon de laquelle est fixé un panier contenant les babies vagissants. Beaucoup de femmes pleurent ; elles ont perdu, dans le grand désarroi, le mari ou le père qui les accompagnait, tombés d'épuisement, sur le bord d'un chemin. Il y a des « riches » entassés dans une confortable auto, mais qui sont en chemise et pieds nus ; ils ont été surpris par l'invasion, la nuit, et ont fui, sans prendre le temps de s'habiller ; d'un landau, à portière armoriée, et que conduit un cocher correct, coiffé d'un chapeau haute forme, une dame à cheveux gris se penche ; elle a de beaux diamants aux oreilles et elle supplie un pauvre hère de partager avec elle le pain qu'il a tiré de son bissac ; une robuste flamande pousse dans une brouette un vieillard paralysé ; et tous, chassés par un vent de désastre, vont, suivant à l'aventure leur destinée fatale.

Alors, il fallut bien les croire : ils n'étaient pas loquaces et on ne pouvait leur tirer que par bribes la tragique histoire : mais devant tant et tant de témoignages vivants, il demeurait avéré que ce que les premiers avaient relaté

était vrai : les Allemands tuaient pour tuer, brûlaient pour détruire, coupaient les mains aux enfants, torturaient les vieux et les femmes, déportaient en Prusse ceux qu'ils ne massacraient pas : c'était donc réel qu'ils bombardaient, sans nécessité stratégique, des villes non défendues ; qu'ils organisaient le vol comme une entreprise et que leur marche à travers la Belgique se manifestait par une effroyable accumulation de crimes et d'atrocités ? La terreur, gagnant de proche en proche, chassait de leurs maisons les malheureux qui, pour conserver la vie, abandonnaient pays, foyer, bien-être, habitudes chères et reliques vénérées : la frontière de France atteinte et dépassée, ils entraînaient dans leur tourbillon nos paysans du Nord, de l'Aisne et des Ardennes, se répandant par tout le pays, vers Paris, vers la Normandie, vers le Sud aussi, dans la direction de Troyes et de Dijon, ne sachant pas où ils se trouvaient, soucieux seulement de trouver un abri où ne les atteindraient pas le râle des concitoyens égorgés et la fumée du feu qui dévorait les maisons familiales.

Je pense que, parmi tant de récits extraordinaires qu'auront à nous conter les annalistes d'après-guerre, il se trouvera une place pour l'histoire des Réfugiés, histoire qui se perd, en ce moment, au milieu de l'ouragan dont le monde est secoué, mais qui n'en mérite pas moins d'être, lorsque le calme et le sang-froid reviendront, isolée des événements dont elle n'est qu'une des péripéties et étudiée dans ses détails. Songez que ces millions d'êtres, chassés de la terre natale, ont été, en quelques jours, et sans encombrement apparent, répartis entre de lointaines provinces de France ; que, par un miracle bien rare d'initiative administrative, ils ont trouvé, à l'heure nécessaire, des trains pour les emmener, à travers monts et vallées, jusqu'au fond de la Bretagne, jusqu'aux bords de l'Océan, jusqu'aux rives ensoleillées de la Côte-d'Azur : alors que tout l'effort du pays tendait à clouer l'ennemi sur place dans sa marche vers Paris, on a trouvé le moyen d'évacuer au loin ces malheureux déracinés, de fournir des vivres aux adultes, du lait aux enfants, des soins aux malades, des vêtements aux plus nécessiteux. Ces longues randonnées à travers la France, les arrêts dans les gares, les débarquements nocturnes en des villes qui leur étaient inconnues, n'ont point ressemblé, certes, à des voyages de plaisir. Ayant eu l'honneur de faire partie d'un Comité chargé de venir en aide à ces exilés, j'ai pu les rencontrer en bien des endroits divers, traînant partout leur désespoir, leurs regrets et leur misère. J'ai surtout souvenir d'une arrivée de quinze cents Belges, certaine nuit, dans une ville opulente du Midi ; je les vois, — il me semble que je les verrai toujours, — marchant dans les rues désertes, sous la lumière crue des globes électriques : femmes en cheveux, traînant ou portant des enfants exténués, vieillards vacillants chargés de sacs, de paquets de hardes, de vestiges de mobiliers, ils allaient, sans lever la tête, insoucieux de l'endroit où ils se trouvaient, ayant roulé, sans savoir vers quel but, pendant des jours et des nuits, accablés sous une sorte d'indifférence qui leur ôtait même la curiosité du dépaysement insolite et l'inquiétude du lendemain douteux ; désolante procession d'ombres grises, courbées, lasses, ralenties, silencieuses et graves au point que ceux qui, de leur seuil, les regardaient passer, saluaient bas ces spectres harassés semblant apporter avec eux, jusqu'aux confins de la Méditerranée, le cauchemar du lointain massacre et l'âcre odeur de l'incendie.

On les parqua dans une enceinte de planches, derrière lesquelles s'alignaient quelques baraquements : et dès l'aube, la population de la ville se pressait autour de ce campement et regardait, par les fentes du cloisonnage, ces pauvres hères, qui, huit jours auparavant, étaient des bourgeois confortables ou des cultivateurs aisés, possédant des maisons propres et luisantes, des armoires où s'empilait le beau linge, des jardins pleins de fleurs, des étables bien garnies, des granges, des champs ou des bois, et qui maintenant, comme les plus misérables des forains, reprisaient, en plein air, leurs loques, et lavaient leur unique chemise. L'activité méritoire des pouvoirs publics et la charité privée eurent vite fait de mettre l'ordre dans cette catastrophe accessoire : en peu de jours, suivant leurs convenances, les réfugiés, groupés

par familles ou d'après leur lieu d'origine, furent évacués sur les communes rurales, logés commodément, pourvus d'une allocation suffisante, et librement admis à des occupations rétribuées en rapport avec leur âge, leur sexe ou leurs forces.

Heureux ? Non certes ! On leur a reproché, je le sais, leur indolence et leur dépression ; on les juge sans courage et sans énergie. Mais que d'excuses à faire valoir : je viens de lire une très belle page, écrite par un réfugié qui garde l'anonyme, mais qui se fait éloquent l'avocat de ses frères en détresse : « — les uns, incapables de secouer leur chagrin, désespérés, ont mené, depuis leur exode, l'existence la plus misérable : ils attendent : ils ont essayé de travailler, ils n'ont pas pu, parce qu'ils étaient possédés par une pensée unique qui paralysait leur effort. Ils ne se mêlent pas à la foule. Ils ne veulent pas d'amis et refusent même la compassion. Ils sont solitaires et farouches. — Les autres, plus virils, ont trouvé dans le travail même un divertissement à leur peine. Mais ils ont le sentiment d'une occupation provisoire, et, pour ainsi dire, irréaliste. Au moment où ils travaillent, leurs yeux semblent être fixés vers le lointain, pour voir si, par hasard, la grande nouvelle qu'ils espèrent ne va pas venir. »

A vrai dire, rien ne les distrait de l'obsession unique.

Non loin d'Antibes est un mamelon fumeux ; du pied du phare qui le domine la vue s'étend sur quarante lieues du plus admirable pays de la terre, depuis la pointe de Saint-Tropez jusqu'aux monts neigeux du Piémont. Comme j'étais là, certain matin radieux, deux pauvres vieux débouchaient, à pas très lents, du raidillon qui conduit au sommet de la colline : ils gagnèrent un banc, placé au bord de la terrasse du phare et s'y installèrent, sans donner un regard au splendide et majestueux tableau déroulé devant eux. Cette indifférence, que je pris pour de l'accoutumance, me fit juger qu'ils étaient du pays : je leur demandai le nom d'une ville qu'on apercevait, toute éclatante sous le soleil, éparpillée parmi la verdure fine des oliviers.

— Je ne sais pas, fit l'un.

— C'est la première fois que nous venons ici, dit l'autre.

— Nous sommes de Dixmude, reprit le premier.

Il avait tiré de sa poche un journal, la *Patrie belge*, et il en commençait la lecture à haute voix, pour son compagnon attentif. Ce journal leur montrait des images de ruines, des photographies représentant des pans de murailles se reflétant dans l'inondation, des porches de maisons éventrés, béants, révélant l'intérieur ravagé ; et l'auditeur, les yeux toujours fixés sur le merveilleux panorama qui ne l'intéressait pas, disait :

— Ces Allemands : Ça est un peuple sournois, allez !

Même à Paris, les belges réfugiés ne trouvent pas le calmant de leur nostalgie. Ils restent moroses jusqu'à ce qu'ils aient découvert, au fond de quelque rue de faubourg, ou aux environs des gares du Nord et de l'Est, un estaminet belge ou simili-belge : à la *réunion des enfants de Namur* : ou au *rendez-vous du borinage*... ils s'entassent dans ces buvettes obscures, ils sont là chez eux ; les murs sont tapissés des portraits de leur roi, des images représentant la Grand'Place de Bruxelles ou la Tour de Malines : le patron, — le *baes* — parle flamand : sa bière a un petit goût de *faro* : sur le comptoir, dans une corbeille, sont exposés des petits pains qui ressemblent aux *pistoles* fameux de la boulangerie bruxelloise. Là on est bien, là on a l'illusion de respirer un peu l'atmosphère de la patrie ; et on cause, sans fin, sans lassitude, toujours des mêmes choses, du jour où l'on rentrera : ah ! les parties de boules des dimanches, et le café Kramick du matin ! la maison, la chère maison qu'il faudra reconstruire, ou, si on la retrouve debout, nettoyer : elle en aura du mal, la *commère*, à *reloqueter* !

Dans ces yeux clairs du Nord passent des flammes de griserie à la pensée obstinée et confiante des jours prochains où l'on tournera le coin de la rue, où l'on poussera la porte, où dans le village ou la bourgade renaissante, on reprendra les habitudes du bon temps d'avant les Boches maudits : ce sera bientôt, c'est sûr, mais quand ? comment ? Ces deux mots-là, c'est toute la vie des réfugiés.

G. LENOTRE.



## IMPRESSIONS DE GUERRE

Deux réseaux d'étranges sillons enchevêtrés se font face d'un bout à l'autre de l'horizon. La plaine, penchée vers l'ennemi, retient le regard, — quoique entièrement dépouillée, — parce qu'elle est immobile. Et les obus qui, par moment, labourent ses cicatrices ne sauraient troubler la profondeur de son silence humain. Rien d'accoutumé ne la décore. Elle n'a point l'aspect indiscipliné, mais ardent d'une lande inculte. Elle n'a plus la symétrie des campagnes abondantes. Ses squelettes de bois, sans branches, sont pareils à des pépinières de gibets. Au bord d'un chemin qui s'efface, s'est figé le rictus d'une maison morte. C'est une immensité cadavérique, un sol exsangue et comme sucé par tant de derniers soupirs ! C'est la terre même en ruines. On se dirait seul en un paysage abandonné depuis des siècles à la méditation d'un dieu.

Au fond des tranchées, cependant, guette une vie surabondante, une haine superbe, une volonté qui remplace au creux de la terre la sève des froments disparus.

Là se meuvent, avec une sereine accoutumance, ceux qu'on pourrait nommer les guetteurs sacrés. Tandis qu'ils scrutent le silence dans l'ombre ou dans la lumière, le sang du pays circule librement derrière eux, affluant et refluant des campagnes aux villes, sa respiration n'est point oppressée, ses loisirs lui demeurent et avec eux l'épanouissement des travaux, les enfants peuvent jouer, les bonnes femmes tricoter devant leur porte. Une douce et chaude atmosphère est maintenue autour de la patrie, grâce à cette bande de terre morte au bord de laquelle s'éternise la veillée des armes. Y songent-ils ceux-là, qui, depuis tant de jours, supportent, tout en bravant la mort, leur ennui grandiose ? Pour enjoués qu'ils soient et bons

enfants, ils ne méritent pas d'être toujours évoqués avec ce soi-disant vocabulaire des tranchées, cette affectation de vulgarité où l'on veut trop voir le symbole de leur rude bravoure. Ils savent, ainsi que les bergers, le silence évocateur et la contemplation. Quand le clair de lune, aux gabions, vient oindre d'or bleuissant leurs silhouettes casquées, leurs torses serrés dans des peaux de bête et les patine à la façon de guerriers anciens, jusqu'à leur âme il porte sa grave harmonie. Et, dans l'immobilité des postes d'écoute, sans distraire les yeux de leur tâche, les guetteurs savent rêver.

Parfois ils ont près d'eux, pour émouvoir sans affaiblir leur âme, incrusté dans le parapet, le camarade inconnu que la mort a laissé. Ils l'ont trouvé là, quasi momifié, en voyant surgir ses jambes. Un pied garde le soulier devenu trop grand. L'autre se crispe dans la chaussette de laine. Un pan de capote se découvre. A l'autre bout, le bras se dessine sous un peu de manche. Quelqu'un a planté une petite croix sur cette sépulture caduque, d'où sortent les pauvres pieds du cadavre qui ont tant peiné pour arriver là. Pourtant n'est-ce pas plus beau que la terre révèle quelque chose de lui afin que l'on s'arrête, qu'on salue et qu'on prie devant ce soldat enchâssé au revers du talus, ainsi que dans un reliquaire ?

Qu'ils soient des centaines de mille gisant ainsi au hasard des champs, l'on trouve en chacun d'eux la même puissance d'évocation.

Dans le regard furtif, mais si fraternel que leur jettent les autres, vêtus de la même capote boueuse, se déroule comme un poème des vivants et des morts. Combien est-elle désolée cette immobilité définitive d'un corps humain, couché hors du lit mortuaire, au hasard de la chute et au paroxysme de la fatigue : terme d'un suprême effort, cet abandon dans la campagne que révèle encore quelque temps, comme un encens ter-

rible, l'odeur de ces cadavres. Ils n'ont pas l'air de reposer, mais plutôt d'avoir souffert jusqu'à la dernière seconde de leur sensibilité. Et ceux qu'on rencontre de la sorte, laissant voir quelquefois leur visage exsangue, leurs tempes creuses, leurs mains insensibles, semblent vraiment appeler nos regrets sur leurs jours inconnus. Comme en témoignent maints écrits héroïques griffonnés dans leur agonie, ils n'ont pas pris le temps de regarder vers le passé, ils ont voulu raidir leur âme au sacrifice. C'est aux dernières ombres, à la dernière goutte de souffrance mesurée avec le dernier souffle, que, du fond de ces êtres est monté le désir, figé sur leur bouche, que quelqu'un pleurât pour eux leur lumière ! Lorsqu'on s'est promis de refuser à soi-même ces retours trop attendrissants, ne deviennent-ils pas envers la mémoire des autres une offrande qui leur est douce ?

Parmi ces morts demeurés loin des cimetières, la plus forte angoisse et le plus pur honneur s'expriment sans doute en ceux qui gisent au grand air libre, mêlés aux gerbes fanées, entre les feux croisés des lignes. La mort qui les environne n'a point permis de les ramener même dans l'ombre et, le jour, c'est un péril de les contempler. Quel Pharaon, dans sa royale Egypte, aurait conçu pour sa dépouille un isolement plus grandiose ?...

Il y en a qui dessèchent ainsi, depuis des mois, avec les fenaisons perdues, ayant peut-être aperçu qu'ils demeureraient là, dans le rayonnement constant de la mort, loin, comme au fond de l'infini, des agenouillements sur la tombe et des douces mains porteuses de fleurs. Si sublime que soit leur pavois, n'ont-ils pas laissé à leurs frères qui rampent près d'eux, durant les patrouilles de nuit, l'ultime soin de s'attendrir sur leur détresse après avoir senti frémir leur gloire ?

Mars 1916.

LÉRAN.

## LA GUERRE RUSSE

## MÉGÈRES

Lorsqu'au cours d'une première chevauchée en Prusse Orientale, les Cosaques aux bonnets gris, chassant devant eux des hussards de la Mort, parvinrent, tels qu'un cyclone déchainé, au village de Garben, près d'Insterburg, les femmes s'étaient portées en avant sur la route ; et, vers les cavaliers hirsutes, en demandant grâce, elles élevaient à bout de bras leurs enfants.

Elles savaient qu'elles avaient beaucoup à se faire pardonner, sinon à elles-mêmes, du moins à leurs congénères.

Depuis des années, dans le pays, les Allemands avaient préparé l'embûche, multiplié, sur la frontière, les espions ; de plus, tandis qu'on accusait faussement l'adversaire d'user des mêmes procédés, on armait tous les hommes, depuis les plus jeunes, en mesure de manier un fusil Berdan, jusqu'aux vieillards, capables de tenir une fourche. Aussi, confiants dans la victoire des armées qui arrivaient en denses fourmilières de Thorn, de Graudenz, de Breslau et du grand Berlin où commandait l'empereur aux moustaches cirées, avaient-ils à qui mieux mieux massacré les patrouilles moscovites.

Mais les choses ne se succédaient point selon leurs espérances ; et voici que les Teutons rompaient devant les centaures armés de lances vertes et qui, poussant des cris, avaient traversé les lacs mazuriques, puis, en coopération avec les escadrons de la Garde, enfoncé les lignes ennemies à Gumbinnen.

Et, pour lors, il fallait s'attendre à être dévoré tout cru par l'ours slave, dont la férocité avait été dépeinte aux indigènes sous d'effroyables couleurs.

Cependant l'instinct des mères parlait ; si sauvages que fussent les « sauvages », ils seraient attendris par la vue des marmots.

En effet, elles ne se trompaient point.

Les géants poilus relevèrent leurs lances ; ils ne tirèrent point de leur ceinture, pour frapper, leurs *kindjals* damasquinés ; ils ne poussèrent point, contre le groupe éploré, le poitrail de leurs étalons.

Au contraire, des sourires de bons ogres étincelaient dans leurs barbes farouches ; et leurs mains calleuses caressaient les têtes blondes des pâles enfants germaniques.

Alors les femmes se répandirent en bénédictions ; et, lorsqu'un peu plus tard, la sornia eut pris ses quartiers dans le village, dont les habitants mâles avaient disparu, elles admiraient, avec une ferveur qui paraissait sincère, la sagesse, la tempérance, la sobriété des vainqueurs. À peine, de ci de là, quelques poules et canards manquèrent. Les officiers veillaient, du reste, à l'ordre, faisaient droit à toute réclamation justifiée, payaient les denrées largement...

Les cosaques avaient amené avec eux un blessé.

C'était un nommé Yegor, originaire du Kouban brun et fort, des cheveux bouclés, des pendeloques d'argent aux oreilles, des yeux de braise dans un visage à la peau mate.

Son cheval ayant été tué raide par une balle perdue à quelques verstes du bourg, il s'était trouvé engagé sous sa monture et s'était cassé la jambe. Le felcher (sorte de médecin-infirmier subalterne) le fit installer dans une maison qui lui parut adéquate, celle du charcutier, il plaça sa jambe dans un appareil de planches ; et la charcutière, une longue créature aux mines doucereuses, fut commise à soigner le malade. Ces accidents d'ailleurs se guérissent très vite chez de tels gaillards.

Au troisième jour, l'armée poursuivant l'offensive, ordre fut donné à l'escadron de pousser en avant.

Yegor eut de beaucoup préféré qu'on l'emmenât ; mais les cahots du fourgon, affirmait le felcher, démoliraient l'appareil et compromettraient la guérison. En conséquence le commandant décida qu'on le laisserait là en attendant qu'il fut sur pied ; alors — toujours vers l'Ouest, — car un recul apparaissait impossible à ce chef barbu, violent et guerrier, Yegor rejoindrait ses camarades.

Avant le départ, ceux-ci par groupes vinrent prendre congé de lui.

— Tu seras là comme un coq en pâte ! disaient-ils, et ils clignaient de l'œil en désignant la ménagère aux cheveux filasse.

Ils le baisaient, tour à tour, sur les deux joues, à la mode cosaque, et s'en allaient. Toutefois, le fourrier Archipov, un vétéran de Mandchourie, marmonnait, en sortant, dans sa moustache grise :

— Mauvais, de demeurer avec les femelles du malin !

Et il épela le vieux dicton :

— Ame étrangère, forêt sombre !

Mais il se fit seulement traiter de radoteur par les blanc-becs.

Yegor en fin de compte se résigna et s'endormit. Mais le lendemain, comme le temps était beau, lorsqu'on l'eut installé sur un matelas devant la porte, lorsqu'il ne vit plus les *vesselki* (tresses de paille), qu'au cantonnement les troupes de cavalerie russes attachent aux pignons des granges et dont le nombre de glands indique celui des chevaux abrités sous chaque toit quand il n'entendit plus la rumeur familière de ce petit univers d'hommes et d'animaux dont il était un des organes vivants, une détresse affreuse le mordit. Il se remonta encore en songeant à la Victoire : il rattraperait les autres à Königsberg, qui sait, peut-être à Berlin ! Et, après tout, ici même, ne se trouvait-il pas déjà en terre slave.

Du reste on lui faisait bonne figure. Les enfants

galopinaient autour de lui. Pour les distraire, il fabriquait des sifflets en écorce crue ; il jouait de la *zourna*, sorte de flageolet nasillard et doux comme son nom. Et, lorsque la lumière cendrée du crépuscule descendait sur le village, il chantait des chansons du pays : « Ah vous, mes blessures, mes blessures cruelles ! Vous avez tari mon sang, vous avez vidé mon cœur !... » Ou bien : « Ah toi, mon cheval, mon bon cheval ! Entends-tu au loin le bruit du Kouban impétueux ?... » Et là, il pleurait, à la mémoire de cet ami fidèle, massacré sans gloire.

Advint que la voix du canon, que, depuis longtemps l'on n'avait plus entendue, se mit à rugir, du côté de l'Occident. Simultanément, les faces des femmes commencèrent à s'empêtrer d'une expression inquiétante. Partout, Yegor sentait sourdre brusquement une haine qui fermentait, et qui, n'osant encore s'avérer, rendait saccadés les gestes et contrainst les sourires. Puis, comme le canon se rapprochait, il n'y eut plus pour lui de sourires. Maintenant, dans la maison, à vingt ou trente commères, elles s'assemblaient et le dévisageaient, avec des réflexions à mi-voix, dont il n'aurait rien de fameux. Pourtant, il ne faisait rien paraître de ses transes et il se recommandait soir et matin à son patron familial.

Ce fut le reflux des Russes vers les positions du Niémen. A travers l'unique rue du village, une nuit, des batteries passèrent, au galop, et les roues des caissons sautaient avec un fracas infernal dans les fondrières. Aux âmes sournaises la foi dans les forces teutoniques croissait, et avec elle, la haine. Yegor, réveillé par le vacarme, voulut se lever, essayer de marcher. Il tomba ; et ce fut tout juste si la charcutière daigna le relever...

Mais les cosaques n'oubliaient pas le frère blessé.

Comme s'ils avaient repris des forces en foulant de nouveau la Mère Russie, ils revinrent bientôt, sus au Prussien, fonçant irrésistiblement.

Un jour, ils reconnurent, avec émotion, le village, où il ne leur avait pas été loisible de repasser lors de la retraite. Ils se réjouirent à la pensée du bon compagnon qu'ils allaient revoir sans doute presque guéri. Et cependant, dans l'âme sagace du vétéran Archipov, une attente cruelle se tramait.

De loin, sur la route, ils aperçurent une chose informe, étendue. Les cavaliers de tête piquèrent au galop. Et, quand ils se furent rapprochés, ils reconnurent le cadavre de Yegor. Il était crucifié sur le sol par le moyen de quatre pieux. Les mégères en outre, lui avaient crevé les yeux, et, par dérision, elles lui avaient planté, dans la bouche, la *zourna* mélodieuse dont il jouait naguère pour leurs petits enfants blonds.

Valentin MANDELSTAM.



## JOURS DE GUERRE

**DIMANCHE. — Aux environs du Mans. Le coteau d'Auvours.** — Quelle douce et poignante sensation, se trouver sur son sol, en plein cœur de la France, au sommet d'un tertre d'où la vue embrasse ces fertiles vallons à peine plus dessinés à la surface de la terre que le creux d'un corps dans un lit défait, et penser que, quarante-cinq ans plus tôt, les Allemands y sont venus, qu'ils furent en contact avec les nôtres dans un combat où nous eûmes des avantages et que, parmi les nôtres, des ennemis sont étendus là, leurs os tout mêlés aujourd'hui à ceux de ces braves Français dont le caractère n'a point changé à travers les siècles.

La terre s'est refermée, les récoltes de 1916 commencent à déployer leurs tapis moirés que la brise du printemps argente et agite, autour du pylone de pierre déjà noircie. Une date est inscrite sur la face de l'obélisque qui regarde dans la direction du Mans : 11 janvier 1871... Au pied, la dalle d'une tombe, qu'on plaça, non sans quelques difficultés, entre la grille qui entoure la grande borne commémorative et le socle. Le général Cougeard voulut être enterré là, où il avait maintenu ses hommes et imposé un échec à l'avance allemande. L'inhumation date de 1886. Cette sépulture, par-dessus le glorieux charnier que forme la petite éminence, ajoute une suggestion de plus à celles qui émanent du monument, après lequel, depuis deux ans, les conscrits et les mères sont venus accrocher des couronnes...

... Hommage aux ancêtres qui rendirent leur dernier soupir sur ce tertre, pour la défense du territoire de 1870... Amulettes que ceux qui s'éloignent de la maison s'en vinrent offrir aux paisibles divinités inconnues, au ciel, au vent natal, à Dieu.

L'air de cet après-midi dominical est tout traversé de ces premiers chants d'oiseaux qui évoquent les nids et qui ont toute l'âpre vivacité de l'instinct, une sorte de précipitation, de netteté, qui ne sont pas, ah ! pas du tout joyeux... Dans un enclos, tout près de là, un vieux homme, penché vers le sol remué et qui travaille péniblement, a l'air autant d'un fossoyeur que d'un cultivateur qui prépare la récolte de l'été. Des fleurs tremblent, d'une blancheur de neige, aux branches d'un arbre fruitier... Dans la plaine une fumée court : l'express qui passe au Mans à 3 heures et demie gagne Paris... Des soldats l'emplissent, je pense, comme ils emplissent tous les trains qui sillonnent toute la France.

Et je voudrais, dans l'air, retrouver quelques cris et que la terre eût gardé des empreintes à jamais fraîches et que tout le sang de 71 n'eût pas été bu. On souhaiterait que la campagne et, surtout, celle que l'envahisseur foula pendant la dernière guerre, ne se montra point si éloignée de nos préoccupations actuelles, que le printemps lui-même, que la nature, marquassent d'une couleur, d'un signe les inquiétudes et les espoirs présents. Après le pylone de pierre, les couronnes rappellent les deuils de jadis ; ceux de 1914-1915 y sont venus ajouter quelques perles noires de plus... Mais l'indifférente nature, le printemps impétueux, la terre douloureuse et fertile, continuent, tout mêlés, leur vie et leur mort inséparables. Tout passe, tout mystérieusement s'équilibre et s'efface. Une pierre porte encore une date.

... Mais, bientôt, qu'en resterait-il, si, dans le péril, la mémoire des hommes ne retrouvait sa fidélité.

Un camp de soldats belges est installé à proximité. Ceux-ci viennent faire de mélancoliques pèlerinages à la pierre commémorative. Ils se sentent étroitement liés, aujourd'hui, à ces hommes qui moururent en défendant contre l'ennemi commun le sol de la patrie, voici quarante-cinq ans déjà... A quels horizons, que leur vue ne peut plus ni caresser, ni étreindre, songent-ils en plongeant des hauteurs d'Auvours, sur Yvré-l'Évêque et, plus loin, sur la fertile et verte campagne du Mans ?... Retrouvent-ils la silhouette effilée du clocher d'Ypres, revoient-ils les maisons peintes qui longeaient la route jusqu'à Furnes ?... Mélancolie de ce dimanche d'avril, de ce printemps, de ce monument à des morts glorieux qui n'ont plus ici de nom... Ils planent, pourtant, l'héroïsme de leurs descendants les fait revivre entiers et ramène ici, tout déchirés, en lam-

beaux, jusqu'aux rives de la Sarthe sinueuse, les échos des rafales de fer et de poudre qui, depuis soixante jours passés, ont chassé des rives de la Meuse tout oiseau et brûlé toute fleur.

**Sur la route, au retour.** — Les sons d'une musique militaire. Sur le seuil des maisons de banlieue les habitants accourent. Cet après-midi, dans la cathédrale du Mans, en l'honneur du roi Albert, l'armée belge donnait une sorte de concert à demi-sacré, commençant par la *Marseillaise* et la *Brabançonne* et que le préfet lui-même, qui n'aurait sans doute pu paraître officiellement à la cathédrale pour quelque cérémonie organisée par le clergé, honorait de sa présence, — présence dont parle aujourd'hui tout le monde, au Mans.

La musique militaire de la jeune armée belge, revenue sur la grand-route pour gagner le camp d'Auvours, a laissé les airs religieux pour un refrain célèbre au music-hall, une de ces exportations londonniennes qui font, bientôt, avec la rapidité de la houle et du nuage, de capitale en capitale, d'escalades en escalades, de gramophones en pianolas, le tour du monde. Derrière le groupe des musiciens, aux joues gonflées, au teint vif, les jeunes recrues avancent en chantant, allégrement, les paroles adaptées à l'air célèbre. Derrière eux, une mince et longue croix rouge brodée sur la gauche de l'uniforme, les séminaristes et les prêtres qui appartiennent aux infirmiers et brancardiers... Je ne jurerais pas qu'ils chantent aussi l'air profane qu'au fond des cinémas de Haiphong ou de Singapooré halètent des mécaniques fatiguées ; mais je ne jurerais point, non plus, qu'ils ne le fredonnent pas. Et c'est charmant de les voir, au nombre de deux cents, regagner leur camp comme poussés par un grand soleil éblouissant qui décline, jeunes, vigoureux, solides, dans le printemps qui crible par endroits un coin du décor d'une nuée de fleurs pâles et donne aux tonnelles d'un bouchon de banlieue des parfums d'*oremus* et des petits airs d'autels à la Vierge Marie.

\*\*

**MERCREDI.** — A déjeuner, derrière son pince-nez, M. Emile Verhaeren, avec un regard bleu d'une extrême jeunesse, qui est clair, suit les mouvements des convives, les sautes de la conversation et, tout à coup, à l'improviste, dit qu'il ne peut plus jamais lire, depuis vingt mois, dans les journaux, ce petit éphéméride qui, sous le titre de : *Il y a cent ans*, relate des faits qui, avant la guerre, nous paraissaient considérables — et qui l'étaient — mais ne paraissent plus du tout l'être, ni même l'avoir été, auprès des événements présents.

— Cela m'est impossible, impossible, ajoute-t-il.

La manière dont il appuie sur le dernier mot exprime le sentiment général. Mais quelqu'un demande :

— Et le petit paragraphe : *Il y a un an* ?

M. Verhaeren hésite, peu de temps, puis, aussitôt :

— Eh ! bien, non, même pas celui-là... C'est l'heure présente, c'est demain qui nous intéressent, ce n'est plus le passé, récent ou éloigné...

Le sentiment n'est-il pas universel, en effet, de vouloir traverser la voile impénétrable qui nous dérobe l'issue de cette longue crise, la fin d'un état qui nous a si complètement sortis des limites, habituelles ou prévues, de l'existence qui nous était faite... Nous voudrions savoir...

M. Verhaeren pense que l'homme d'après la guerre sera bien différent de ce qu'il était avant. Le député de Bayonne et de Biarritz, M. Garat, qui se trouve également au repas, est de cet avis. Le représentant des Basses-Pyrénées est du nombre — restreint — des parlementaires qui se sont battus. Il porte la Croix de Guerre. Il était à Gallipoli. Il est bien certain, lui aussi, que « ceux qui reviendront » voudront avoir leur libre avis et ne se laisseront pas étourdir par des mots et de vagues promesses. Il fit le débarquement et vit le départ des troupes qui s'étaient accrochées à la pointe de Gallipoli. Il raconte, sans vains ornements, les traits d'héroïsme dont il fut témoin. Il ne pense pas, comme déjà trop de gens, qu'après la guerre tout puisse recommencer sur le mode ancien.

... Et, un peu plus tard, je ne sais comment, nous parlons avec M. Verhaeren, de Chateaubriand, dans un coin de salon. Une des hautes admirations du grand poète belge, qui préfère

l'Espagne à l'Italie, avoue son admiration pour le romantisme et la joie qu'il eut à relire récemment le *Dernier des Abencerrages*. Les excès d'humeur chevaleresque et de fierté l'enivrent comme à la vingtième année. Il ne lui semble pas impossible que la littérature redevienne après la guerre à un certain romantisme.

« — ... Mais ce que je ne comprends plus du tout, mais plus du tout, c'est *René*, ajoute-t-il... Ah ! ce désenchanté-là, non... Il serait impossible aujourd'hui. Comme il est éloigné de nous ! Et pourtant, quelle influence il exerça sur la jeunesse de son temps, sur la littérature... *La confession d'un enfant du siècle* : Musset, Lamartine : René... Combien d'autres !... Cet homme-là a vécu. Il n'est plus possible... »

Et l'on devine l'homme d'action que demain nous pouvons voir naître et que M. Verhaeren, lui, voit, devant nous, de ses yeux clairs...

\*\*

**JEUDI.** — « Ce qui me surprend le plus au milieu des Français, me disait hier une Américaine, — après s'être réjouie des termes employés par M. Wilson dans sa note à l'Allemagne, — c'est la somme de résignation qu'à chaque heure de la journée, l'observateur, même le plus indifférent, est capable de recueillir parmi vous... »

Celle-ci, qui n'a pour ainsi dire point quitté Paris depuis le premier jour de la guerre, nous connaît bien. Elle est intelligente, déductive, spontanée, sensible autant que courageuse... Nous avons longuement parlé de la résignation du peuple de France. Résignation qui n'est point accidentelle ou superficielle, mais générale, si profondément installée dans le cœur de la population que l'on ne voit guère personne se résigner avec ces étalages de fausse acceptation, cette mise en scène que recherche une feinte douleur. Les gens bien souvent sont si courageux qu'ils pourraient passer pour indifférents.

— Je dinais hier, me disait notre amie d'Amérique, chez de grands industriels français dont les usines, les forges considérables, le château sont aux mains des Allemands, qui ont emporté les machines et mis la propriété en coupe réglée... Il y avait, cependant, des fleurs fraîches dans des vases de cristal et, sur la table du dîner, une glycine en fleurs. Le maître de la maison, arrivé du front en permission de quatre jours, portait un uniforme qui révélait l'usage et les intempéries supportées... Ne croyez pas qu'on ait entendu la moindre plainte, même un regret. La jeune M<sup>me</sup> X... souriait à son mari, elle portait une de ces robes amples et courtes qui remuent de l'air autour des hanches d'une femme, brisent sur des cassures de taffetas des reflets d'abats-jour et environnent sa démarche d'une sorte de frissonnement comparable à celui d'un souffle du matin dans le jardin d'avril...

La seule phrase qu'elle dit en commençant le potage et qui était moins un regret qu'une constatation fut : voici le premier dîner, un peu pareil à ceux d'autrefois, que nous donnions depuis le commencement de la guerre. Et ce fut tout. La phrase dite un peu comme en matière d'oraison...

« ... Dans le jardin des Tuileries, une femme en grand deuil fait jouer ses enfants, s'intéresse à leurs mouvements, quitte sa chaise pour les obliger à courir, se laisse entraîner par eux, leur indique d'une main pour but le socle d'une statue, y arrive la première, pour recevoir dans ses jupes les deux petits, essouffés et riant, qui lèvent le front vers elle, montrant leurs dents humides, leurs joues vermeilles et riant encore d'un cœur plus franc de voir le visage de leur mère aussi juvénile, aussi joyeux que le leur.

« ... Ecoutez parler des soldats... Utile, peut-être, de leur enjoindre de se méfier des oreilles ennemies. Dans le feu d'une discussion, ils peuvent trop préciser leurs évocations et leurs souvenirs. Mais la résignation, avez-vous jamais été contraint de la recommander à l'un d'eux... En avez-vous trouvé un seul et je puis en parler, moi qui ai visité des hôpitaux jusque dans la zone de guerre... »

Et l'Américaine après un silence ajoute comme se parlant à elle-même : « Admirable... admirable !... »

Albert FLAMENT.

(Reproduction et traduction réservées.)





LES CANONS DE LA RÉGION DU MORT-HOMME. — Tandis que tout dort dans les villes, à l'arrière, dans les campagnes qui avoisinent la zone des combats, voire même sur l'ensemble de la ligne du front, eux, les canons du Mort-Homme, ils ne se reposent pas un instant.



Dans l'obscurité, ils veillent; toute la nuit, ils grondent furieusement, et les éclairs par lesquels, de minute en minute, ils déchirent les ténèbres, indiquent que les soldats de France ne laisseront pas approcher de Verdun.





LE PRINTEMPS SOURIT : LES FLEURS PARENT ET DÉCORENT LES TOMBES (Croquis d'après nature par MM. Leven et Lemonnier).  
 Malgré les terribles combats qui ensanglantèrent ce joli coin campagnard, malgré les morts nombreux qui tombèrent là, fauchés par la mitraille, ou succombèrent en d'épiques corps-à-corps, malgré tant de cruels souvenirs, la nature renaît, toujours radieuse. Et les fleurs s'empres- sent au-dessus des tombes de nos héroïques disparus.





LES TROUPES RUSSSES ARRIVENT A MARSEILLE. — Un des navires au moment du débarquement.



Les Russes en cortège sur les quais.



Le général Lokhvitzki et le général Ménéssier.



De superbes gerbes de fleurs ont été offertes aux arrivants.



La population marseillaise va combler de gâteries nos amis.





LES TROUPES RUSSES A MARSEILLE. — Le défilé à travers la ville. Passage des troupes alliées sur la place d'Aix.



Le Président Wilson, à sa sortie du Congrès.



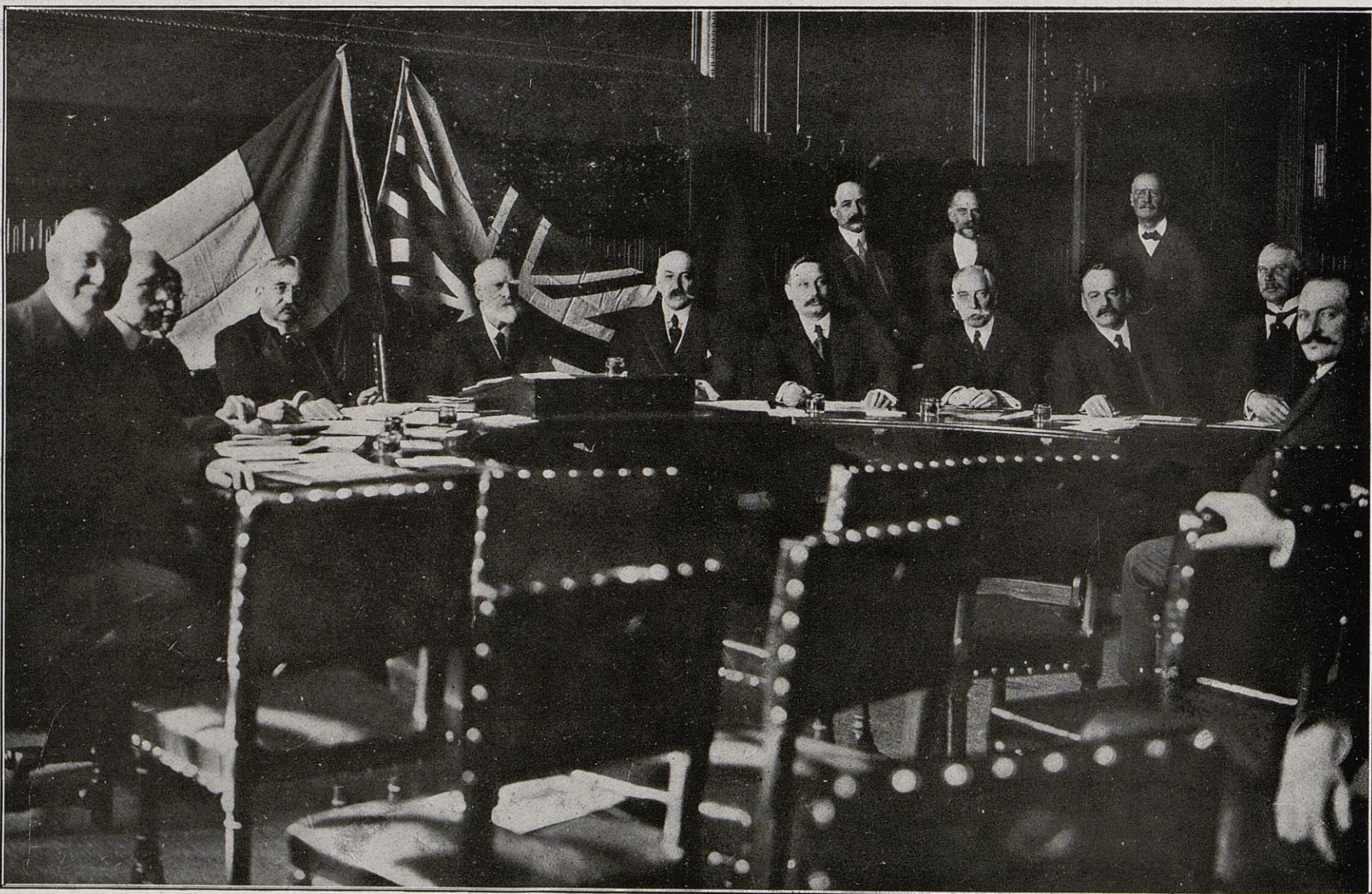
Le Secrétaire d'Etat à la Guerre M. Newton D. Baker.

LES ÉTATS-UNIS ET L'ALLEMAGNE





L'héroïne de Loos, Mlle Émilienne Moreau, posant devant les peintres Pierre Carrier-Belleuse (*à gauche*) et Gorguet pour son portrait, qui figurera dans un grand panorama dont on dit déjà des merveilles.



LES PARLEMENTAIRES FRANÇAIS REÇUS A LA CHAMBRE DES LORDS. — De gauche à droite, au centre de la table : M. Pichon, lord Bryce, président, M. Georges Leygues, M. Franklin-Bouillon, l'instigateur et l'initiateur de ces cordiales rencontres des membres des Parlements des deux pays.





La tribune d'où le Président et les membres du Gouvernement ont assisté aux expériences.



On vient de lancer au loin les nouveaux projectiles dont il s'agit de faire l'essai.



Ce qui reste du blockhaus sur lequel on a tiré.



Le Président et le Sous-Secrétaire d'Etat aux munitions.



LES EXPÉRIENCES D'ARTILLERIE DE BOURGES. — La canonnade est fort bruyante. *De gauche à droite* : M. Poincaré, le général Dupargé, M. Albert Thomas; derrière lui, M. Millevoye, M. Lefèvre, député de la Seine, le général Lefort, commandant la place de Bourges.



## “ L'ADJUDANT BENOÎT ”

M. Marcel Prévost aura eu ce rare mérite de n'être jamais banal, et le bonheur précieux, en un genre qui paraît restreint, — *la spécialité d'écrivain féministe, de docteur ès-sciences de l'amour* (Jules Lemaitre) — de savoir ne jamais se répéter. Dans l'ordre d'idées qu'il a adopté il aura abordé quasi tous les sujets de nature à offrir un intérêt, à solliciter, notre curiosité. Son œuvre porte l'empreinte des pensées, des problèmes dont s'inquiéta une génération entière et qui a valu leur succès aux dramaturges des années d'avant-guerre.

Nul, parmi les romanciers modernes, n'a montré plus d'observation, de finesse, de subtilité psychologique que l'auteur de la *Princesse d'Erminge* ; nul, mieux que lui, n'a rendu, et avec moins de pédantisme, les complexités, les nuances, les variations de celle que l'Écriture appelle un *vase d'iniquités*, que Shakespeare jugeait *perfidie comme l'onde* et qui est aussi mobile que les flots.

Nul n'a mieux peint la femme. Quelle galerie merveilleuse on constituerait avec les portraits de ses romans ! Connaissez-vous figure plus attirante, plus captivante que celle de M<sup>lle</sup> Jaufre et n'êtes-vous pas prêts à lui pardonner ses faiblesses ? Tiendriez-vous rigueur à M<sup>me</sup> Surgères et quel lecteur n'a envié à Maxime la possession d'une pareille amante ? Est-il nécessaire que je vous rappelle l'héroïne de Pierre et Thérèse ; n'avez-vous pas présents à la mémoire les traits de Maud et de Jacqueline de Rouvres, les yeux rieurs de Chonchette ?

Il y aurait une bien attrayante étude à écrire sur *La Femme dans l'œuvre de Marcel Prévost* et je m'étonne qu'elle n'ait tenté aucun essayiste. La conclusion aurait pu en être que le charme seul des figures imaginées par le romancier de l'*Heureux Ménage* suffirait à lui assurer l'estime de la postérité. Le visage le plus suave, le plus pur, le plus délicatement souriant de la collection est, celui qu'il vient de dessiner, au pastel, dans les pages de l'*Adjudant Benoît*.

Ce livre, Marcel Prévost l'a écrit au cours des soirées que laisse libres et vides de temps à autre, même en temps de guerre, le devoir militaire. Ce n'est point un livre sur la guerre ; c'est un livre né des événements actuels, un incident de la vie auquel les circonstances présentes communiquent une importance exceptionnelle, transforment en drame d'une intensité poignante et qu'on dirait conduit, à l'exemple des tragédies antiques, par la Fatalité. Le *romanesque du réel*, cher à l'auteur, prend ici son entier développement et jamais Marcel Prévost ne l'avait mis en lumière, dégagé, — je n'ose dire avec autant d'habileté, — mais avec autant d'art.

Point de complications dans ce récit, cette confession. L'intrigue est simple comme les personnages eux-mêmes, plus beaux d'être simples, et elle est conduite avec la sûreté habituelle à l'écrivain des *Anges Gardiens*.

Benoît Castain, après avoir conquis le diplôme de bachelier sciences-langues, a fait son congé comme artilleur non loin d'une place forte de l'Est. Son père agriculteur réputé capable et honnête, d'un caractère égoïste et tyrannique, voudrait le voir revenir à la terre. Le jeune homme, ainsi que nombre de ses pareils qui ont trop tôt abandonné leur foyer et trop vécu loin de la contrée natale, ne sent plus son cœur s'émouvoir au souvenir des landes, des vignes du domaine familial et rengage. Au début des hostilités, blessé pour la seconde fois, nommé adjudant sur le champ de bataille, il est transporté à l'hôpital auxiliaire n° 1, à Versailles. Or, dans les environs de la ville du Roi-Soleil, se trouve mobilisé le Commandant Marcel Prévost, voisin de propriété en Lot-et-Garonne du père Castain, — car le Maître des *Lettres de Femmes* ne se contente pas d'être un remarquable psychologue, il est également un agronome expérimenté. Ce père Castain le prie de se rendre auprès de son fils dont il est inquiet. Au chevet du blessé la conversation roule sur la guerre : toutefois, lorsque le visiteur interroge l'adjudant au sujet de ses blessures, celui-ci témoigne d'une telle gêne que son interlocuteur ne se croit pas le droit d'insister. Un mois après, à propos d'une lecture de *Mauprat*, le convalescent entre dans la voie des confidences. Un secret l'étouffe et un secret dont on consent à divulguer une part, si minime soit-elle, ne demeurera pas longtemps caché. Il en arrive à cette occasion comme dans les autres et nous voici en pleine action et bientôt en plein drame.

Castain, maréchal des logis dans une batterie à pied, se trouvait, à la veille de la déclaration de guerre, proche la frontière, à Uffigny, où sa connaissance de la langue allemande et du maniement des appareils radio-télégraphiques l'avaient fait désigner pour assurer une communication entre le village, point stratégique assez considérable, et le fort de Cisse.

Le château d'Uffigny appartenant à de soi-disants Polonais russes qui n'y séjournaient que durant la saison des chasses, était gardé par un ancien combattant de 70, félicité pour un acte d'audace, un grand vieillard mince à l'égal d'un peuplier, lesté de ses membres, quoique vieux de visage et de poil : Joseph Archer surnommé Joze qui occupait en compagnie de sa fille Gertrude, l'un des pavillons d'entrée de l'habitation où couchait le manchot Rimsbach, veilleur de nuit. Benoît choisit le pavillon faisant face à celui du garde pour y installer le poste téléphonique. Très estimé des habitants du pays auxquels il rend de perpétuels services, Joze aplanit au maréchal des logis toutes les difficultés. De là, entre les deux hommes, une sorte d'intimité que la reconnaissance ne tardera pas à venir sceller. Nous sommes à la date de la mobilisation. Une présentation des chevaux a été prescrite ; elle a lieu dans le paddock du château et le premier acte d'hostilité de l'Allemagne s'y produit. Une douzaine de uhlans surgissent, profitant de l'émotion générale pour cerner les bêtes et leurs conducteurs aux cris de : Réquisition de l'Empereur ! Les pillards se félicitaient déjà de leur audace quand une automobile montée par des soldats français pénètre en trombe dans le parc. Il y a bataille ; au cours de la mêlée, Benoît est atteint à la jambe gauche de plusieurs balles de revolver ; on le transporte dans le pavillon d'Archer, où Gertrude le soignera.

Cette Gertrude, — j'y reviens, — est exquise avec sa petite tête ressemblant à une pomme, ses yeux clairs, ses yeux marrons, sa taille ronde, ses mains adroites et fraîches, son âme douce, résignée, non moins limpide que les sources de la forêt. Il n'est pas besoin d'être devin pour présager ce qui va s'ensuivre, la tendresse qui naîtra entre le blessé et l'infirmière. Les circonstances contribuent à développer l'inclination des deux jeunes gens, le vieux Joze ne paraissant guère qu'aux repas. Seul Rimsbach trouble la quiétude des amoureux, Rimsbach que le maréchal des logis soupçonne d'être un Prussien déguisé, accusé d'avoir averti les uhlans et de correspondre avec l'ennemi au moyen des lampes électriques du château allumées et éteintes tour à tour, Rimsbach qu'il surveille et sur les traces duquel il s'élance un soir à travers le bois.

Soudain, au milieu des fourrés, Benoît a l'illusion d'entendre s'élever des voix. Il se jette par terre, rampe ; il n'a pas rêvé, deux individus sont là qui conversent, deux Allemands. Le dialogue ne permet aucun doute sur le but de leur réunion. Ces espions attendent un espion. Qui ? Rimsbach évidemment. Le maréchal des logis éprouve la joie du traqueur qui a découvert le gîte de la bête.

L'oreille à ras du sol, le sous-officier perçut un pas qui s'en venait. Le complice... le Rimsbach !...

Une voix dit d'assez loin, d'un ton net, sans crier

— Allo !

Une autre voix répondit :

— Allo !

Alors il arriva une scène extraordinaire... au simple échange de ces deux appels. Castain ressentit un malaise tellement intense que s'il n'avait déjà été par terre

pour sûr il serait tombé... *La troisième voix n'était pas celle de Rimsbach. L'homme qui parlait n'était pas Rimsbach, mais... Joze Archer.*

C'était lui qui avait prévenu les Allemands lors du pillage du paddock ; c'était lui qui du dernier étage de la tourelle renseignait l'ennemi, c'était lui qui préparait la route aux envahisseurs.

Le soldat hésitera-t-il entre son amour et son devoir ; livrera-t-il le père de la femme qu'il chérit ; trahira-t-il sa patrie, vouera-t-il ses compagnons à un trépas certain ? Un infini d'angoisse tient dans cette minute et non sans raison. En effet, que Joze Archer soit un espion constitue déjà pour Benoît un fait épouvantable ; que Gertrude soit sa complice, — et comment admettre le contraire ? — accentue l'horreur de la situation ; mais que lui, Castain, soit contraint de livrer ces deux êtres dont l'un est partie intégrante de son existence, peut-on concevoir extrémité plus cruelle ? Il lui paraît que tout le monde a le droit d'arrêter, de livrer Joze, excepté lui. Blâmerons-nous cet homme d'éprouver un tel doute, de ne pas mieux mâter sa chair ? Les héros de Corneille avaient eux-mêmes des instants pendant lesquels la Nature triomphait de leur stoïcisme.

Cependant la conscience du devoir ressaisit Castain, le domine et le dompte. *Joze est un espion, il subira le sort des espions.*

La scène qui suit est du premier mérite. Je regrette d'être réduit à l'abrégé.

Renversé par le maréchal des logis, Archer essaie de crâner, de feindre, puis d'apitoyer Benoît.

— On a dû, objecte-t-il, te rapporter de méchants discours. Je n'aurais pas attendu de toi ce qui m'arrive après l'avoir reçu chez moi et soigné comme mon enfant. Avoue que tu es incapable de livrer un vieillard qui t'a abrité et soigné. Tu ne me dénonceras pas, non uniquement pour ce motif, à cause surtout de Gertrude.

— Affirmes-tu qu'elle ne sait rien ?

— Tu n'es pas fou ? Gertrude ne vivrait pas une heure auprès de moi...

Convaincu, — les amoureux le sont facilement et du reste Archer sur ce point n'a pas menti, — le maréchal des logis est disposé à plus d'indulgence. Il accède à la requête du traître, lui délègue les mains, consent à le laisser s'en aller à la condition qu'avant huit jours il aura quitté le pays.

Pourquoi toi, un ancien soldat, as-tu commis une pareille lâcheté, lui demande-t-il en le délivrant.

Joze hausse les épaules et dit simplement :

— Imbécile ! Je ne suis pas Français.

— Mais les papiers ?

— Nous pouvions en ramasser à la pelle des papiers et des livrets militaires de ton pays, pendant la retraite de Pontarlier.

Le premier soin de l'Allemand, une fois débarrassé de ses entraves, est de saisir le revolver caché sous sa veste et d'en faire usage contre son adversaire ? Le sang remonte aux tempes du sous-officier, il n'est plus qu'une brute exaspérée et, arrachant l'arme à son antagoniste, il lui décharge à bout portant tout ce qui reste de cartouches dans le barillet.

Benoît n'a aucun remords d'avoir supprimé l'espion ; ne l'a-t-il pas d'ailleurs tué en état de légitime défense ? *L'homme tombé dans la forêt n'était pas, au surplus, le Joze Archer qu'il avait cru connaître...* Il faudra plusieurs jours avant qu'on découvre le corps ; l'absence d'Archer durant quarante-huit heures ou même le double n'éveillera ni les soupçons des habitants, ni l'inquiétude de Gertrude. En conséquence, Castain continue à partager les repas du pavillon. Le soir, par besoin de respirer, de chasser les pensées tristes qui l'envahissent, il s'enfonce avec Gertrude sous les sapins, les hêtres, les érables. Il est nécessaire d'adopter que Benoît sachant la fille d'Archer sans ressources a décidé de lui promettre le mariage, persuadé qu'on ignorera toujours le nom du meurtrier.

Vous pourriez ici vous exclamer : « Comment, il venait de tuer le père et il trouvait légitime d'épouser la fille ? » L'auteur a prévu l'objection et y a répondu par avance. N'y a-t-il pas au théâtre une pièce classique très célèbre, — le Cid, — qui aboutit précisément à une identique solution ? Le public n'y voit pas d'in vraisemblance et n'en éprouve point de scandale. En outre, le maréchal des logis est-il dans l'état d'un homme équilibré, en possession de lui-même ? Non certes ! Une preuve, c'est que n'ayant pas fermé l'œil de la nuit, — et dans quelle tension de ses forces il a passé cette nuit ! — il ne ressent pas la moindre envie de dormir, ni même la plus légère fatigue... Et puis la menace de l'envahisseur se précise, on la devine proche sans discerner où il est ; la vie, les biens de tous deviennent quelque chose d'incertain, dont la valeur s'amoindrit jusqu'à paraître infime. Les règles ordinaires, les convenances imposées par l'opinion semblent suspendues, on ne songe plus qu'à l'essentiel des choses. La conscience d'être tout l'un pour l'autre affranchit Gertrude et Benoît de leur timidité et de leurs scrupules. Par cette soirée ardente, électrisée d'orage, ils deviennent amants.

Sur le moment, Castain n'aperçoit pas l'odieux de son action. Plus tard la tempête se déchaînera violente sous son crâne, il s'effraiera d'avoir, deux fois dans le cours de vingt-quatre heures, transgressé les lois les plus impérieuses, les plus solennelles de la morale courante. Il a une âme droite, ce Benoît, le souci d'être un honnête garçon ou du moins un homme comme tout le monde. Malgré tout ce qu'il a enduré depuis cette époque jusqu'à celle où il raconte, il n'est pas rassasié d'expiation.

Le fort de Cisse est attaqué, Uffigny va l'être. La population fuit vers des lieux plus tranquilles ; l'escouade essaie à son tour d'échapper à l'étau qui se resserre graduellement, inéluctablement. Que faire de Gertrude ? Elle ne veut point abandonner celui qu'elle aime. Benoît décide donc de l'emmener ; mais les routes sont coupées sauf sur un point qu'il importe de gagner au plus tôt. A cet endroit, l'auteur a placé des impressions sur la forêt de la plus souveraine harmonie et que je n'avais jamais rencontrées aussi vives chez Marcel Prévost.

Brusquement le calme religieux du bois semble s'animer. On distingue des pas de chevaux, ce pas caractéristique des escadrons en marche... Une carrière de sable est située par bonheur à une faible distance ; la petite troupe s'y blottira et échappera peut-être au danger.

Elle paraît, effectivement, ne point devoir y succomber ; les Allemands passaient n'ayant pas l'air de craindre grand chose, lorsqu'un des Français manque de sang-froid et tire. L'ennemi surpris d'abord, recule, installe bientôt une batterie qui mitraille le bois, abat les hommes et fait crouler les terres. Cette défense de la sablière elle est à mettre en parallèle avec *L'attaque du Moulin* de Zola et la résistance de Bazeilles dans la *Débâcle*.

Le maréchal des logis a été enseveli sous le sable, la tête émergeant à peine au dehors. Ouvrant sa fosse poignée à poignée il parvient à se dégager. Autour de lui il n'y a plus que du silence et des cadavres. Dans le chaos qu'est à présent la carrière il cherche vainement Gertrude, la découvre enfin à une centaine de mètres plus loin, couchée sur le sol, à demi morte. Elle ne tarde pas à expirer ; mais elle aura la consolation d'exhaler son dernier souffle sur les lèvres du bien-aimé. Hélas ! pour Benoît le souvenir de cette minute suprême sera à jamais empoisonné, car sur la bouche de la moribonde est venu se mêler à son nom à lui le nom murmuré, avec une ardente et respectueuse tendresse, du père espion, du traître, de l'homme qu'il a tué.

Un éclat d'obus, une balle de mauser mettront fin aux souffrances de ce malheureux... Il ne savait pas nager et la mer l'a mangé, comme parle Zarathustra.

J'en ai assez dit, je crois, pour faire apprécier et aimer ce livre très noble, livre de vérité, de haut patriotisme, composé avec le moins d'artifice possible, l'un des meilleurs, le meilleur des romans publiés depuis l'ouverture des hostilités.

Paul d'ABBES.





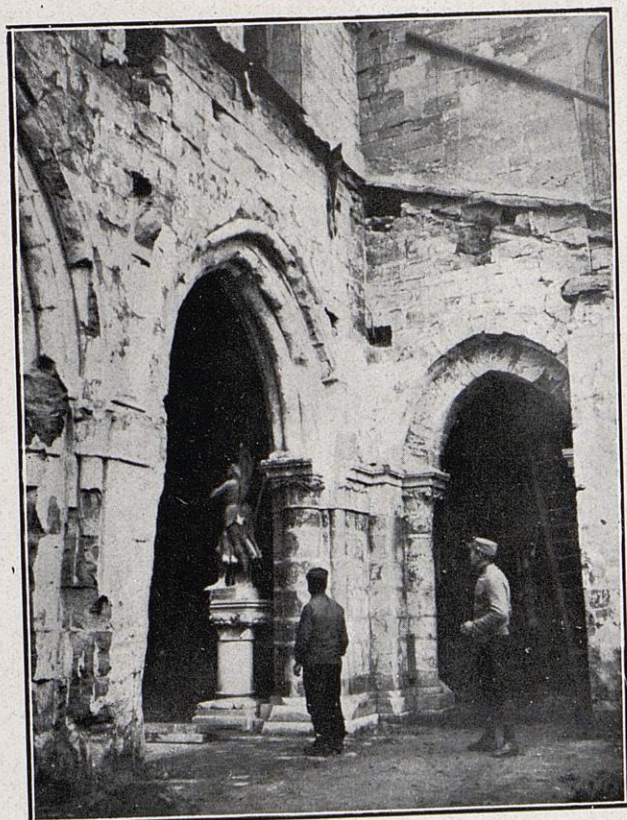
A SALONIQUE. — Le général Sarrail sortant de la synagogue.



Les obsèques du général Trumelet-Faber. (Cliché Naudin.)



Le général Cousin confère au capitaine de vaisseau Grandclément, la cravate de Commandeur de la Légion d'Honneur.



L'ÉGLISE DE SERMAIZE A ÉTÉ CLASSÉE PARMI LES MONUMENTS HISTORIQUES. — Notre première image représente la statue de Jeanne d'Arc que les obus allemands ont épargnée. L'autre vue montre ce que les odieux vandales ennemis ont fait du pauvre sanctuaire qui datait du XII<sup>e</sup> siècle.



## M. ADOLPHE GIROD

A l'heure où une fraction importante de l'opinion publique reproche assez vivement à nos députés en âge de porter les armes de préférer les travaux parlementaires aux exploits guerriers, il faut signaler de façon toute particulière la nomination de M. Adolphe Girod au grade de lieutenant-colonel.

Retraçons brièvement la brillante carrière politique et militaire de M. Adolphe Girod.

Né le 13 août 1872 aux Verrières, Suisse, il se destina à l'état militaire et il entra à l'école de Saint-Cyr où il resta de 1892 à 1894. Il sortit avec le numéro 77 sur 450 élèves. Démissionnaire comme lieutenant, Adolphe Girod s'adonna au journalisme et collabora à de nombreux journaux français et étrangers (*Petit Parisien*, *Matin*, *France militaire*, *Monde Illustré*, *Progrès de Lyon*, etc.). Ecrivain militaire très actif, il traita de nombreuses questions se rapportant à la défense nationale.

Entré au Parlement à 32 ans, il fit immédiatement partie de la commission de l'armée qui l'éleva secrétaire puis vice-président. Il traita à la tribune nombre de questions sur l'organisation de l'armée (solde des officiers, organisation de l'aéronautique, régime alimentaire des soldats, organisation des troupes de couverture, etc.). Fervent de tous les sports, il fut aviateur dès que l'aviation fut créée. La Chambre lui doit les premiers progrès d'organisation méthodique de la 5<sup>e</sup> arme. Trois mois avant la guerre, il annonçait du haut de la tribune l'avance que les Allemands prenaient dans l'aviation et il suppliait les pouvoirs publics d'intervenir et de développer une arme dont il voyait tous les profits dans une guerre future.

Ses raids aériens à travers la France avec le capitaine Barès, aujourd'hui colonel commandant le service aéronautique des armées, et le pilote Nollat (Paris, Pontarlier, Besançon, Aix-les-Bains, Chambéry, Lyon, Nevers, Londres, Houlgate, etc.), ses loopings

avec Pégoud sont dans toutes les mémoires. C'était un bel exemple.

A la guerre, cette énergie se retrouva dès le pre-



M. GIROD, député du Doubs, Vice-président de la Commission de l'Armée, Inspecteur général des Ecoles d'aviation vient d'être promu lieutenant-colonel.

mier jour. Parti en Alsace, il entra avec le 7<sup>e</sup> Corps à Mulhouse, puis sollicita tout de suite un poste périlleux dans l'aviation. Affecté comme observateur

à la 4<sup>e</sup> Armée, il exécuta nombre de reconnaissances à longue portée et des bombardements sur l'Argonne et la Marne. Puis, il commanda le premier groupe de bombardement à l'armée de Saint-Pol. Il se fit citer à l'ordre du jour pour des bombardements effectués sur les troupes allemandes qui s'avançaient sur la gauche française.

Appelé à ce moment par le général en chef pour commander l'aviation du camp retranché de Paris, il organisa de toutes pièces ce service, ainsi que les vols de nuit sur la capitale et reçut les félicitations du Ministre de la Guerre, du général Hirschauer et du groupe des Députés de Paris. Pas un appareil allemand ne revint sur Paris jusqu'au 20 mars 1915.

Entre temps, il fut nommé Chevalier de la Légion d'honneur. Il avait reçu sa croix des mains du général Joffre pour le bel exemple qu'il avait donné sans cesse en se mettant à la tête de ses pilotes et de ses observateurs.

Le 26 février 1915, en allant bombarder des organisations ennemies, il fut grièvement blessé en avion dans un appareil qui prit feu à 400 mètres en l'air avec 6 bombes à bord. Cet accident dont il se tira par miracle ne découragea pas l'officier qui fit ensuite son pilotage et prit son brevet de pilote aviateur.

Cité à l'ordre de l'Armée par le général Gallieni pour la défense aérienne de Paris et pour son courage, il exécuta lui-même sur Paris des vols de nuit qui firent établir le degré de luminosité à garder dans la capitale.

En septembre 1915, il fut appelé à la direction des Ecoles d'Aviation et chargé de l'important service de la formation de toute l'armée aérienne, qui donne aujourd'hui de si beaux résultats, d'ailleurs constatés par la commission parlementaire.

Le 19 avril 1916, le commandant Girod était nommé au grade de lieutenant-colonel, tout en gardant ses fonctions de directeur des Ecoles d'Aviation.

Nulle nomination n'était plus méritée et elle honore le Parlement tout entier.

G. M.

## LES LIVRES NOUVEAUX

(Suite)

Dès lors, M<sup>me</sup> de Billy ne s'appartient plus, consacrant son temps à soulager les blessés, à consoler les mourants, espérant par son dévouement sauvegarder l'existence de celui qu'elle adore. Hélas ! Il est frappé à son tour. La douleur de l'amante est d'autant plus cruelle que le corps de Berville, enseveli sous une couche de chaux, ne pourra jamais lui être rendu. La folie s'ensuivra... Cette œuvre, un peu inexpérimentée, est néanmoins attachante et sincère.

« A mesure que l'extraordinaire s'implante dans la vie nationale, lit-on dans l'avant-propos de *Plus Haut*, — le volume de M<sup>me</sup> Patience Warren, adapté par Perrine des Ronces (Figuières, éditeur) — et que chaque existence est appelée pour une part plus ou moins grande, à s'adapter à cet état de désordre et de subversion qu'est la guerre, le goût renaît de la vie simple et des récits sans prétention. Chacun vit trop intensément la guerre pour ne pas éprouver, parfois, le besoin de chercher en dehors d'elle un salutaire délassément d'esprit ».

Je n'en saurais découvrir et en indiquer de préférable aux Nouvelles de M<sup>me</sup> Warren. Ces peintures d'existences sans complications, sans drames, qui nous parviennent d'Amérique où on nous avait accoutumés à d'autres genres, sont reposantes comme un soir d'été, délicates autant qu'une fraîche et idéale aquarelle de Burne-Jones. Nous étions déshabitués de ces histoires simples et saines qui invitent à aimer ce qui nous entoure et mettent en nos âmes plus de charité. Elles nous engagent à élever nos cœurs, nous aident à supporter les vilénies humaines, voilent de poésie les matérialités. Rien de plus exquis, de plus touchant, de plus ingénu que *le Rossignol de Noël*, c'est comparable en nuances et en charme aux premières fleurs des pommiers.

Ah ! Les braves gens aussi que les personnages de M. Frédéric Boutet : *Victor et ses amis* (Flammarion, éditeur). Est-ce que vraiment le conflit actuel opère tant de changements parmi les hommes et le monde est-il en train de devenir quasi parfait ? Je soupçonne M. Boutet d'avoir introduit plus de rêve que de réalité dans ses pages ; mais il n'importe ! Acceptons pour certain ce qu'il nous rapporte. Son recueil n'est pas seulement gai, de cette gaîté du gamin de Paris qui est un peu celle des pierrots de nos jardins et de nos rues, il est bon et par conséquent beau. Il nous attendrit et nous émeut, il s'adresse à la portion la meilleure de nous mêmes : à notre sensibilité ; je défie personne d'y rester indifférent. Ces contes

écrits avec verve, avec entrain, avec pitié, l'emportent de beaucoup sur nombre de traités de morale. L'exemple de Victor, enfant du faubourg, frère des humbles de Coppée, est un enseignement et mérite d'être médité.

*L'Habit de Guerre*, pièce en un acte de M. Vitalis de Tolède (chez Sansot) inspiré par les circonstances actuelles affirme chez ce jeune auteur des qualités de finesse psychologique, d'observation et d'heureux dons de dramaturge et d'écrivain.

Paul d'ABBE.

## ÉCHOS

LES FEMMES PROFESSEURS ET COMPOSITEURS DE MUSIQUE

Les jeudis 4, 11, 18 et 25 mai, à 4 heures précises, l'Union des Femmes professeurs et compositeurs de musique, la brillante société présidée avec tant de science et de goût par M<sup>me</sup> Maurice Gallet, donnera à la Salle de l'Institut des Sourds-Muets, 254, rue St-Jacques, ses « Deux à trois musicaux » si justement prisés et réputés.

La séance du jeudi 4 mai, sera consacrée à la Musique des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> Siècles.

Au programme : Mlle Alice Daumas, de l'Opéra ; Mlle Carlès, cantatrice ; Mlle Blanc-Subé, pianiste premier prix du Conservatoire ; Mlle Henriette Védrenne, violoniste, premier prix du Conservatoire ; Mlle Couée, harpiste, premier prix du Conservatoire ; Mlle Longuet, violoniste, premier prix du Conservatoire ; Mlle Burtin, accompagnatrice.

Ces Concerts donnés au bénéfice de la Caisse de Secours de l'U. F. P. C. et des Œuvres des Sourds-Muets ne comportent qu'un droit de vestiaire de 0.50, par personne.

LA CITÉ RECONSTITUÉE.

Du mois de mai à la fin du mois de juillet se tiendra, sur les Terrasses des Tuileries, les Salles du Jeu de Paume et de l'Orangerie, une Exposition pour la préparation de la reconstruction de nos villes et villages détruits dans les régions envahies, son titre est : La Cité Reconstituée.

Le Comité Supérieur de cette Exposition a comme président M. G. Bechmann, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, directeur honoraire de la Préfecture de la Seine, président de l'Association des Hygiénistes et Techniciens municipaux.

Au Comité d'Organisation préside M. G. Risler, membre du Comité permanent du Conseil Supérieur des Habitants à bon marché du département de la Seine, membre du Comité de direction

et président de la Section d'Hygiène du Musée social.

Le programme comprend quatre grands groupes divisés en douze classes principales.

Le groupe 1 comprendra les organes essentiels de la Cité Moderne, plans d'aménagement et d'expansion, plans de reconstruction, toutes les mesures concernant l'hygiène et l'esthétique.

Dans le 2<sup>e</sup> groupe figureront les édifices publics, les maisons d'habitation et les constructions rurales ou industrielles.

Dans le groupe 3 figureront les procédés nouveaux de construction, des matériaux modernes et en général tous les matériaux.

Le groupe 4 s'occupera de la législation qui régit l'aménagement, la construction et l'amélioration de nos cités.

De nombreuses conférences seront faites pendant la durée de l'Exposition avec le concours de hautes personnalités.

SITUATIONS D'AVENIR

Brochure envoyée gratuitement sur demande adressée à l'Ecole Pigier, 19, boulevard Poissonnière, Paris.

## THÉÂTRES

La COMÉDIE-FRANÇAISE a fait une bonne reprise de *Rantzau*, d'Erckmann-Chatrian. Ce sont MM. de Féraudy, Paul Mounet, Fenoux, M<sup>lles</sup> Leconte et Kolb, qui, cette fois, vivent ce *Roméo et Juliette* modernisé, et devenu alsacien.

M. G. Le Roy a joué Georges Rantzau de façon tout à fait intéressante ; sa nervosité, ses éclats, sa tendresse lui ont valu au dernier acte un succès très particulier.

Autre reprise, d'un tout autre genre, au GYMNASÉ : le *Rubicon* de M. E. Bourdet vit le jour au théâtre Michel à l'époque des inondations, et fut audacieusement transporté aux Variétés, l'auteur était un débutant : il connut les joies du succès, grâce à la façon spirituelle, légère et correcte dont il avait traité un des sujets les plus délicats qui soient.

C'est avec un tact très fin que M<sup>lle</sup> Lély et M. G. Dubosc jouent la pièce en compagnie de M<sup>me</sup> Marquet et de M. H. Roussel.

Aux BOUFFES, M. Max Dearly nous apporte de Londres une pièce américaine. *Potash et Perlmutter* sont les deux patrons d'une maison de couture de New-York. Autour de ces deux braves gens, dans une action dont le vide est par moments assez déconcertant, tous les professionnels qui touchent à ce commerce s'agitent, homme d'affaires retors, sans cesse à l'affût d'une commission à toucher,

représentant beau parleur et maladroit, dessinateur français qui est ici une dessinatrice, mannequins porteurs de robes tantôt hideuses, tantôt charmantes, et même un sénateur, un milliardaire, et des agents de police.

Le charme du spectacle est dans la simplicité savoureuse avec laquelle les traits de mœurs sont notés ; ce défilé incessant, les disputes entre associés, tout cela en même temps que l'émotion d'une faillite possible et la joie de marier sa fille, donne à M. Max Dearly l'occasion de développer ses irrésistibles qualités de fantaisiste. Il a dessiné un Potash étonnant, aux jambes recroquevillées, et sous la calvitie duquel on hésite d'abord à le reconnaître.

M. Arquillère lui donne gaiement la réplique, M. Darcey est un agent d'affaires tout à fait réussi, M<sup>lle</sup> Carlier, une dessinatrice pleine de goût.

A Nice, vient de mourir un compositeur de musique de grand talent, A. Rabuteau. Prix de Rome en 1868, il a vécu à peu près ignoré du grand public, il avait cependant tout ce qu'il fallait pour briller au premier rang. Mais, outre qu'il était d'une santé faible, il semble avoir été rebuté par les premières difficultés que les débutants les mieux doués n'évitent pas et, bien vite, il préféra se contenter de vivre modestement et à l'écart...

Il se tenait très au courant des nouveautés musicales ; à l'époque où il habitait près du Luxembourg, il se rencontrait souvent avec Massenet, il dut s'échanger de curieuses conversations entre ces deux camarades qui s'aimaient et s'estimaient, et dont les carrières furent si complètement différentes.

Rabuteau surprenait par la rudesse de ses idées. Dans son isolement volontaire, il ne cessa de travailler, et il s'en défendait comme d'une tare ; pour s'expliquer là-dessus, il avait une façon étrange de définir le mot : « Le travail, disait-il, c'est ce qui ennuie. » Donc, il ne travaillait jamais, puisqu'il ne faisait que de la musique, c'est-à-dire que ce qu'il aimait. Cela ne l'empêcha pas d'écrire un important traité de composition musicale, œuvre très personnelle, à laquelle il consacra des années, et dont certaines pages sont d'une puissance d'imagination supérieure, à côté d'autres dont la minutie est parfaite.

Ce bel ouvrage, connu un jour, facilitera bien des carrières musicales, c'est le moins que l'on en puisse dire maintenant, ne l'ayant lu qu'une fois, mais en compagnie de l'auteur qui y ajoutait la saveur très particulière de son esprit inventif, avide de beauté et de clarté, en un mot, de ce que notre pays aime et recherche par-dessus tout.

Marcel FOURNIER.